

2^e Année N° 11

Bibliothèque 17^h_{ans} AVRIL 1953



BREIZ SANTEL

10 F

BREIZ SANTEL

Bulletin Mensuel du
MOUVEMENT pour la PROTECTION
des
MONUMENTS RELIGIEUX BRETONS

(Association sous le régime de la Loi du 1^{er} Juillet 1901.
Siège social : Hôtel de Ville de Vannes).

Le N° : 10 frs.

Abonnement : 6 mois 55 frs. — 1 an 100 frs.

(M. de Beaufond : Mouvement pour la Protection
des Monuments Religieux Bretons. C. C. P. Nantes 15 36-85)

*Vous qui aimez la Bretagne,
et sa beauté sacrée,
aidez-nous, en faisant connaître notre œuvre,
à sauver ses monuments religieux.*

Comment nous aider, comment adhérer au mouvement.

— Aux membres *actifs* il n'est demandé aucune cotisation.
Ils offrent un concours bénévole.

Les membres *honoraires* ne nous aident que de leurs fonds. En nous donnant 1.000 frs, ils apportent à l'œuvre, en même temps qu'une réelle marque de sympathie, un secours efficace.

Les membres *associés* ne versent que 50 frs mais ils ne condamnent pas leur porte après, et promettent de nous aider ensuite activement.

N. B. Les cotisations et les dons peuvent être versés en nature, notamment en matériaux de construction, produits d'entretien (peinture, mastic), outils, etc. A tous, merci.

Couverture : Saint Barnabé, le Couesnoncle, saint Jacut (Morbihan).

La fin des Chapelles

*(Extraits d'une conférence d'Anatole Le Braz,
recueillie par O.-L. Aubert. « La Bretagne Touristique »,
15 oct. 1924).*

.... Il est venu là tout enfant, et ses premières joies, ses vrais dimanches, se rattachent à ces murs près desquels il a joué.

Il y est venu avec sa fiancée, sa « douce » ;

Marié, il y a conduit ses petits pour qu'ils essaient leurs premiers pas...

Plus tard, devenu vieux, il s'y est rendu pour guérir ses malaises, pour tremper ses membres douloureux dans l'eau de la fontaine qui coule à côté de l'oratoire.

Ainsi, la chapelle locale jouait vraiment dans l'existence du breton un rôle que, malheureusement, elle ne jouera plus longtemps, et c'est une des déresses du sol que je déplore le plus.

La plupart de nos vieux sanctuaires sont menacés, appelés à disparaître. Ils étaient l'ornement, la parure, la vie, pourrait-on dire, du paysage breton. Ils étaient partout, sur les sommets des collines, aux creux des vallons, sur les promontoires, aux bords même de l'abîme, telle cette chapelle de Saint-Laurent, entre le sud de la Pointe du Raz et la baie des Trépassés....

La dernière fois que je suis allé y faire visite, le petit clos qui l'entoure n'était plus séparé de l'abîme que par deux ou trois mètres. Un jour viendra où, par une tempête féroce, ce dernier rempart s'écroulera et la chapelle s'engloutira sous les flots... Sa cloche ira mêler son tintement à celui des cloches d'Ys qui dorment dans la baie voisine....

Et encore, ce sera une belle mort.... car c'est une fin enviable de disparaître ainsi dans la mer à la lueur de quelques vifs éclairs, avec l'ouragan comme orchestre.

Tandis que les autres chapelles, c'est misérablement qu'elles succombent une à une. La séparation des églises et de l'état a prononcé leur condamnation à mort : le clergé n'ayant plus de fonds pour les étayer ou les rebâtir.

Les municipalités ont à soulager d'autres détresses que celle des vieilles pierres. Si le public, si les bretons eux-mêmes ne les secourent pas, elles disparaîtront fatalement.... Vous savez quelle est la force de l'intempérie bretonne ? Par un carreau cassé, le vent s'engouffre, la pluie pénètre. Au bout de quelque temps, les moisissures ont rongé les poutres. Il suffit alors d'un grain ou d'un coup de vent plus violent pour enfoncer la toiture.... Quelque temps après, toute la chapelle est en ruines.... J'en ai ainsi compté je ne sais combien. Il n'est pas de spectacle plus lamentable. Ce ne sont pas seulement des pierres, mais des asiles de méditation, de prière, et de foi, qui disparaissent....

Et cela périra avec les chapelles : Quand les Saints n'auront plus de demeures, ils s'en iront à leur tour....

A Saint-Philibert de Moélan

En ce début de Mars 1953, si précocement ensoleillé, j'ai voulu revoir le triple petit calvaire de Saint-Philibert de Moélan, si curieux entre sa fontaine et sa chapelle, et j'ai eu la surprise de trouver celle-ci toute garnie d'épontis sur trois côtés ! Oui, trois côtés sur six, les plus beaux, doivent s'appuyer sur des triangles de poutres ! Déjà, j'avais vu cela à Notre-Dame de la Joie, en Pénmarc'h, (au long de la grève entre Kérity et Saint-Guérolé, comme on sait) ; mais la vue de cette deuxième chapelle menacée m'effraie. Combien vont être dans le même cas ? Il est visible que quelqu'un d'officiel munit d'épontis les vieux murs faiblissants, parce que c'est tout ce qu'il peut faire. Saint-Philibert de Moélan, comme Notre-Dame de la Joie, comme je ne sais quels autres encore, sont priés de vouloir bien attendre que la France « ait des sous ». Je me demande si ces épontis sans peinture, d'ores et déjà plus gris que la pierre, ne seront pas putréfiés avant.

Pourtant, quel charmant sanctuaire c'était, que Saint-Philibert, — Saint-Philibert de Moélan, que sur la carte, je ne sais pourquoi, on nomme Saint-Roch. Je le connaissais de longue date, mais en 1946 j'ai guetté le jour du pardon pour

y revenir. Quel joli pardon, que celui de Saint-Philibert, en jolie Cornouaille ! Je ne sais s'il y a une Saint-Roch et si on la célèbre ici, mais en ces beaux temps de la Libération on manquait de tout pour circuler, et j'ai fait deux lieues à pied le long du Bélon sinueux, (sorte de lac, entre des bois et des landes, mystérieusement rempli par la marée, qui arrive on ne sait par où), rien que pour avoir le plaisir de voir cette jolie chose : le pardon de Saint-Philibert de Moëlan le dernier dimanche d'août. Ou si vous préférez : de Saint-Philibert le jour de son pardon, en Cornouaille.

En Cornouaille quimperloise.

Sans doute, comme pittoresque, comme couleur, ce pardon n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été. Mais rien vraiment de plus cornouaillais. Sans doute encore, sont cornouaillais tous les pardons de Cornouaille ; mais rien qui, plus que celui-ci, s'accorde à l'idée que nous avons acquise de la Cornouaille pimpante, coquette, gracieuse, riieuse, jusque, (ma foi, presque), jusque dans ses monuments.

Je me souviens m'être plaint jadis, après une première enquête sur les sanctuaires de ce vieil évêché, de ne trouver nulle part rien de complet, rien qui ait été fait d'un jet, en tout cas, rien d'achevé. Rien que d'incomplet, disais-je, partout. La plus belle chapelle est ici, (sans doute Saint-Fiacre, n'est pas si belle que telle autre de l'évêché voisin) ; la fontaine, là, (mettons que ce soit Saint-Venec, qui est loin de valoir Saint-Nicodème, ou Saint-Meen, ou Stival) ; le calvaire ailleurs, (et mettons que ce soit Quilinnén, pas si beau que Pénérân) ; l'ossuaire à Saint-Yvi, (et qui vient après Lanvellec) ; l'arc de triomphe à Saint-Tujén ou à Pleyben. Et ma foi, énumérant ainsi, je ne vois toujours pas où trouver tous ces éléments groupés dans leur beauté la plus grande. Jamais Quimper n'a pensé à les réunir, même en copie, dans un ensemble triomphal qui dirait bien que c'est la capitale de la Cornouaille. Mais la première fois que j'ai revu Saint-Philibert de Moëlan, dont je n'avais plus qu'un lointain souvenir, j'ai failli m'écrier : Voilà le chef-d'œuvre complet de l'art cornouaillais.

Complet, ou presque. Car deux éléments y manquent : l'ossuaire ou l'arc de triomphe. S'il y avait encore une Ere-

tagne qui vive, cet arc au moins on pourrait l'ajouter. Il serait bien placé, en Monument aux Morts, par exemple, face à l'avenue qui vient du bourg. Mais à défaut de cette idée qui eût pu être triomphale, vraiment, le reste est si heureusement groupé que l'on se surprend à oublier que tout ici est de qualité très moyenne, très modeste, alors que nous avons tout de même besoin de grand art. C'est si harmonieusement assemblé, avec tant d'aisance simple et de naturel, que le charme est indicible, que l'ensemble est inimitable.

Au bord de la route neuve de Clohars, un grand pré ; on le laisse bâtir, hélas ! Moélan pense bien à s'appeler Moélan-sur-Mer, on ne sait pourquoi, mais ne pense nullement à tracer là une deuxième avenue, quand on le peut encore. Au bout de cette avenue, pour le moment au bout de ce pré, entre quelques arbres, toute une architecture en enfilade ! Toutes ces beautés extérieures ! Pas moyen de ne pas s'arrêter, surpris. Alimentant le lavoîr, une fontaine, au grand bassin dallé dans un placître pavé, et entouré de murs qu'échancrent des échaliers. Dans la niche de la fontaine, des fragments mal raboutés d'un saint qui doit plutôt être saint Roch. Un peu plus loin, un autre placître, mais un grand, informe celui-ci et herbu, enclos de murs bas autour d'un ancien cimetière peut-être ; et tout de suite derrière l'échalier, (la *pazèn*, comme nous disions jadis), un calvaire. Non pas une croix de granit seulement, mais un calvaire, dis-je, à trois croix, à personnages, sur une sorte d'autel en maçonnerie. Modeste parmi tant d'autres en Cornouaille, moins magistralement réussi que celui de Mellac, (il semble pourtant du même atelier, comme le prouve saint Michel frappant l'ennemi, qui se roule comme un félin pour mordre et s'agripper), unique quand même pourtant, il se détache sur l'humble porche de la tour, qui est ici façade de la chapelle, il fait face à un petit porche d'ombre, sur la façade grise qui porte une tour dentelée de Cornouaille.

Plus que deux cloches seulement dans la chambre aérienne, qui semble avoir été faite pour quatre. Sous le cône de pierre fleurie qui s'élance, un peu trapu, de la mitre cornouaillaise à triple arcade gothique ces deux restantes se sont mises à

sonner comme j'approchais, ce dimanche d'août. J'étais donc bien en retard. La sonnerie *aux champs* ! éclata dans la chapelle. C'était donc l'élévation, *ar Gorréou*, disent les gens du pays. La foule, qui débordait des portes, encombra le placître, se rangeait assise sur le muret du pourtour, sauta à genoux ou s'inclina. Se penchèrent les grandes coiffes blanches dans les immenses collerettes, (car le costume, ici, à Moélan, est maintenant celui de Riec et Pont-Aven), et se penchèrent aussi les chevelures apprêtées des jeunes filles coiffées à la moderne, estivantes ou villageoises. Ailleurs, nulle part, il n'y a plus grand monde à la grand'messe, on me dit que c'est général : ici, reconnaissons-le, il y a foule. Foule trop dense pour la chapelle, pourtant pas petite. et je ne suis pas sûr que ce soit spécialement pour saint Philibert.

La messe finie, tout le monde est parti. Plus personne ! Au bourg, à deux ou trois cent mètres, la fête foraine s'est éveillée, s'est mise à battre son plein. D'ici, je l'entends qui mène un bruit infernal. Ici, au lieu même du pardon, pas une boutique, par un éventaire ! Pas une marchande de bonbons, pas une barrique de cidre ! A quoi bon ? Personne n'est resté ! Ou à peu près. Quelques femmes seulement, venues de loin sans doute, vraies pèlerines probablement, ont sorti des chaises de la chapelle et se sont installées au soleil pour manger leurs provisions. D'autres sont assises dans le pré voisin. Je ne les compte pas, je veux dire je les compte pour rien. Ne sont vraiment demeurés, pour examiner tout, qu'un jeune artiste et moi-même, qui avons fait semblant de ne pas nous voir. Dehors l'attendent deux jeunes filles à cravate rouge, assises, indifférentes, sur le muret de la fontaine. Ce n'est pas elles qui feront frissonner l'eau claire d'une de ces pièces de cinq francs trop blanches qui remplacent, ô horreur ! les centimes de jadis, pour voir si elles se marieront dans l'année. Mais, sans le vouloir, elles ont peut-être raison d'être indifférentes : un jour de pardon, est-ce quand une belle chapelle est vide qu'elle a toute sa beauté ?

YVES LE DIBERDER,
(*A suivre*).

Au Parvis de Bretagne

Non loin d'un lac de légende, il est une vieille basilique toute moussue de souvenirs qui voit passer sur son seuil, surtout quand revient le 20 Août, un flot de pèlerins.

Écoutons d'abord la légende du lac enchanté. Il y avait tout jadis, une cité fructueuse, un peu sœur de Ker-Ys qui dort là-bas au fond de l'anse des Trépassés. La nôtre s'appelait Herbadilla. Et Herbadilla était elle aussi une cité perverse. Un jour un apôtre passa et voulut la convertir. Il prodigua des exhortations et multiplia les jeûnes et les prières, ce fut en vain, et bientôt devant la colère impie et exaspérée de la foule, Martin c'était son nom, dut s'enfuir à la hâte sous peine de se voir lapidé.

Mais le courroux du ciel s'exaspéra en même temps. Derrière les pas de l'apôtre proscrit, gronda une mystérieuse tourmente. Dans le gouffre entr'ouvert la cité s'abîma. Trois rivières accoururent pour en recouvrir les restes qui gisent sous des profondeurs de sable et de fange, où parfois les pêcheurs retirent dans leurs filets quelques vestiges, étonnants : bracelets d'or, glaive de bronze.

Telle est en un mot, la légende du grand lac et de la ville de rêve, que l'on situe plus volontiers vers la pointe nord de la vaste nappe d'eau.

A l'autre bord, ce fut, cinq siècles plus tard, une toute autre aventure. Mais l'aventure cette fois est de la plus stricte histoire. Des moines s'avançaient en cortège chantant, sous un ciel lumineux d'été, venant des horizons de mer. Ils portaient sur leurs épaules un pesant sarcophage en marbre gris aux reflets bleutés. Dedans était Saint-Filibert, le thaumaturge de Noirmoutier, l'initiateur de toute une discipline monastique. On fuyait le péril normand des îles et des côtes, et par un chemin pavoisé de prodiges on arrivait à la pointe sud du lac d'Herbadilla.

Une basilique y attendait, toute souriante sous sa parure jeune d'arceaux blancs et roses, comme il se pratiquait en ces vieux temps carolingiens, car l'évêque de Poitiers Ansoald, avait donné à Saint-Filibert lui-même, depuis longtemps, ce coin tranquille de son vaste diocèse, qui devenait le moultier

du refuge, et sous les yeux des foules en prières, les grâces du miracle continuaient à couler.

Bien des âges ont passés depuis. Et pourtant, merveille encore, la basilique est toujours là. Le sourire des vieux cintres s'est à peine fané, tel celui d'une débonnaire aïeule et le sarcophage est toujours présent, avec encore une partie du corps saint : et sous son rayonnement le ciel daigne toujours accorder des laveurs.

Et c'est la cérémonie nocturne. Quand la nuit commence à descendre, la voix de toutes les cloches s'épand par la cité. Sous le porche sombre le flot humain s'engouffre pressé : l'abbatiale est bientôt comble. Une lumière parcimonieuse éclaire les vieilles nefs. Seul tout au fond rutilé l'autel où l'on dispose l'ostensoir. Commence le premier sermon de neuvaine esquissant l'un des traits si variés de la vie du saint moine, jeune prince de la cour de Dagobert qui abandonna le monde pour le cloître. Vient ensuite la lecture, ce n'est pas le moins touchant, de tous ces humbles petits billets, collecte de la journée, exposant toutes les angoisses, toutes les détresses temporelles ou morales et y demandant remède.

Suivent les litanies que clôture le Salut du Saint-Sacrement, et la foule s'écoule lentement aux accents de la Vendéenne à laquelle le cantique du saint a été adapté. Car, parmi toutes ses gloires le pays a celle et non la moindre, d'appartenir à la terre des géants de l'historique Vendée militaire, comme encore tout le sud Nantais.

Le dernier soir de la neuvaine n'est pas des moins prenants. C'est le soir de la procession eucharistique des hommes. Chacun est venu apporter son flambeau. Et du haut du chœur, dans la sombreur du temple, c'est un spectacle impressionnant que celui de ces centaines d'étoiles d'or palpitantes, oscillant bientôt en un ruban fantastique, sinuant dans le dédale au plan si original des nefs, réveillant les vieux motifs carolingiens des chapelles basses de l'intertransept et des déambulatoires. Les voix mâles déferlent en orgues puissantes.

La grande solennité se place comme un peu partout, le dimanche le plus proche de la fête liturgique. Les offices cette fois se déploient dans la vaste église paroissiale, beau monument gothique moderne aux nefs élancées, aux vitraux chan-

tants, réduction et réplique de la cathédrale de Poitiers, ici le premier diocèse.

Tout le clergé de la contrée est là, les prêtres et les séminaristes, en ce temps de vacances. Et c'est la belle grand'messe dans la somptueuse parure du sanctuaire. Des oriflammes multiplient par toute la nef majeure, la scène de l'arrivée triomphale des moines de Noirmoutier à Grand Lieu avec le corps du saint. Beaux chants, éloquent panégyrique.

La grande procession suit le chant des vêpres. La foule à ce moment est peut-être encore accrue. Cette fois c'est par toutes les rues que le long ruban se déroule : ors et soies, fanions et bannières, chorale et harmonie. Les reliques s'avancent fermant le cortège, portées par les abbés en aubes blanches, aux ceintures rouges marquées aux armes de la ville « d'azur aux remparts d'argent ». « Dans ma foi est ma force, dit la devise », et derrière, c'est toute la foule, priante et dévote à saint Filibert. Mais ce sera pourtant vers la vieille abbatale que finalement la procession se dirigera encore. Ce sera là que sera dit le dernier mot de louange, que résonnera la dernière cantate, que descendront les dernières bénédictions sur une foule débordante de sainte joie.

ERMENTAIRE

La Vie du Mouvement

Nouveaux Membres :

Membres actifs

M^{lle} Madeleine Audic, Vannes.

M. et M^{me} Botti, Auray.

M. Corseul, Lanester (Mhan).

M^{me} Guillerot, Lanester.

Membre honoraire

M^{me} Roger de Guibert, Vannes.

Réunion anniversaire. — Hôtel-de-Ville de Vannes. (Salle de la Justice de Paix) jeudi 16 avril à 15 h. sous la présidence de M^{me} Cl. Dervenn.

Jeudi 23 Avril à la N. E. F. (Vannes) et vendredi 24, au Mañné Guen (Auray).

Séance de cinéma et causerie. Entrée gratuite à 20 h. 45.



Arradon (Mhan). Bénédiction de la Croix de Kerlann. —

Dimanche 22 mars a eu lieu à Arradon la bénédiction d'une croix, érigée par le Mouvement, devant l'antique « Prie-Dieu de saint Vincent-Ferrier », pierre qui porte deux empreintes attribuées aux genoux du saint.

La bénédiction était donnée par M. le chanoine Guégan, recteur, qui exprima sa joie de consacrer un nouveau lieu de prière, face au Golfe, parmi les ajones d'or.

« Notre mission de prêtres, dit-il, est de bénir ; de bénir, à longueur de vie. Et ma joie est grande, en ce dimanche de la Passion, de bénir une Croix, perle nouvelle au diadème de notre Province de Bretagne. C'est pourquoi je remercie et je félicite ceux qui l'ont érigée sur cette colline, où elle se dresse maintenant comme Elle doit s'élever dans nos cœurs. *O Cruix ave... »*

La cérémonie se termina au chant du cantique breton à la Croix, étendard du Christ :

« Plantons-le partout : sur le bord des flots
« Qu'il serve de phare à nos matelots... »

Sainte Nennock de Plœmeur (Suite)

« Le susdit prince Ereckh estant un jour allé à la chasse,
« poursuivit si vivement un cerf es environs du monastère
« de sainte Nennock, qu'il fut contraint de se sauver dans
« son église, et entrant de course dans le chœur où elle
« assistait au divin service, se jeta à ses pieds demy-mort de
« lassitude ; les chiens le suivoient de fort près ; mais, estant
« arrivez en un petit ruisseau qui est au devant de l'église de
« Sainte-Nennock, ils s'arrêtèrent tout court, sans passer
« plus avant. Le comte y arriva incontinent, et, estonné de
« voir sa meute aboyer extraordinairement et ne vouloir
« passer outre, descendit de cheval, et accompagné de ses
« gens, entra dans l'église où il trouva sainte Nennock
« accompagnée de ses filles ; mais ce qui l'estonna fut de
« voir le cerf qu'il poursuivait couché aux pieds de la sainte
« comme en un azile assuré, se moquer des vains efforts
« des chasseurs et des chiens. Il la salua et toute sa véné-
« rable compagnie, et, ayant congédié ses domestiques,
« demeura huit jours entiers en ce lieu, conférant souvent
« avec la sainte, à laquelle il donna plusieurs terres et revenus
« pour l'accommodation de son monastère, laquelle donaison
« il fit ratifier par le métropolitain et autres évêques de
« Bretagne et par ses frères Michel, comte de Rennes, et
« Budic, comte de Cornouaille, et autres seigneurs, en une
« assemblée tenue pour cet effet ; de laquelle donaison il fait
« faire des lettres et chartres authentiques, lesquelles il mist
« sur l'autel, avec un calice et patène d'or plein de vin ».

(A suivre).

CAYOT-DÉLANDRE.

“ AUX TRAVAILLEURS ”

22, Rue des Vierges

VANNES

VANNES

Confection pour Hommes

**Jeunes-Gens
et Enfants**



Prix Modérés

Confection pour Dames

14, Place Gambetta — VANNES